



ON EST BIEN PEU DE CHOSE

N'être plus qu'un souvenir, un visage sur un album de famille... Philippe Favier redonne vie à nos images intimes pour raconter d'autres histoires.

L'artiste Philippe Favier vient d'échanger sa maison fortifiée contre un château du XVI^e siècle au pied des monts du Vercors. Cette histoire le transforme en châtelain. Un châtelain fauché qui est encore littéralement émerveillé comme un gamin qui serait entré par la fenêtre dans un conte de fées. Il n'en finit pas de déguster son plaisir : les pierres du sol de la grande cuisine creusées par l'usure, le médaillon peint au plafond du grand salon, ou simplement la table en formica bleu qui appartenait à l'ancien propriétaire le ravissent. Ayant grandi à Saint-Etienne dans de modestes appartements, il avoue s'attacher aux maisons. « *Et cela a d'autant plus d'importance, dit-il, que je voyage peu. Je ne prends pas l'avion, cela va trop vite, et être arraché d'un endroit est difficile pour quelqu'un comme moi. Je suis profondément terrien.* » Se mettre au travail tous les matins, voilà ce qui le rend heureux. Dans le château vide, il a déjà choisi une ravissante petite chambre et installé un secrétaire pour peindre des aquarelles. Et c'est le salon d'apparat du premier étage qui sera son atelier. A chaque bout de la pièce se trouve une longue table pour y déposer les séries en cours. Aujourd'hui, il y a peu de choses : des carnets, quelques pinceaux, des stylos-billes dans un présentoir Bic en plastique rouge (souvenir de ses premiers dessins réalisés au stylo quand il étudiait aux Beaux-Arts de Saint-Etienne). Mais aussi des dépliants touristiques d'Italie avec des images aux couleurs vives. Sur l'un d'eux, il est intervenu. Recouvrant presque tout d'une épaisse couche de peinture noire mate, excepté, ici, une tête de madone, là, un morceau de bâtiment historique... rescapés. Ce carnet sera présenté à la Maison européenne de la photographie, aux côtés de deux cents œuvres, dont beaucoup ont été réalisées pour cette expo.

Apparu sur la scène artistique au début des années 80, dans l'agitation de la Nouvelle Figuration, Philippe Favier s'est immédiatement distingué par une économie de couleur, de minuscules dessins gravés sur verre ou apposés à même le mur.

Empruntant au souvenir du caveau des momies de l'église de Saint-Bonnet-le-Château, dans le Forez, et aux danses macabres du peintre toscan Luca Signorelli (1445-1523) les motifs du squelette et autres crânes de morts (qui fleurissent aujourd'hui). Ou bien utilisant les mots pour ne rien dire, simplement pour leur musique. Au fil des années, son œuvre, aérienne, gracieuse, est toujours fréquentée par la dérision et le tragique. Il est invité à la MEP sans être photographe, bien que la photo fût sa première expression artistique : « *J'ai fait de la photographie dès 14 ans. Timide, j'avais trouvé un moyen de m'exprimer en faisant des reportages en ville, à Saint-Etienne et aux alentours. Je n'ai jamais fait une image correcte. Je me suis essayé au laboratoire, sans succès. Je suis méticuleux mais pas précis, et un quart de seconde, ça compte en photo !* » Sans doute a-t-il conservé de cette expérience son goût pour le cadrage, pour la rencontre inopinée qui s'offrirait à son objectif lors de ses déambulations adolescentes. Aujourd'hui encore, il ne sait pas où le mèneront ses découpages, collages et masquages.

Il pioche sa matière première dans ses « archives », des séries d'objets achetés aux Puces qui attendent leur heure de gloire. Rien ne se perd, tout finit un jour à l'atelier : ardoises, étiquettes, partitions ou encore des albums de photos. C'est à partir de ces clichés en noir et blanc que Philippe Favier a réalisé les séries présentées aujourd'hui : « Noircissiques » (photos marouflées et cernées de noir), « Sciophiligrane » (photos découpées, perforées et collées sur du placoplatre), « Lucky One » (photogramme sur papier baryté).

UN JOUR DANS LES REPLIS DE L'INFIME

Parmi les pages épaisses, séparées les unes des autres par le Cellophane glacé, Philippe Favier a détaché des photos pour les découper, les recoller et enfin transposer ces personnages, désormais orphelins, dans une autre histoire. Bouleversant les codes de l'album de famille censé refléter une idée du bonheur. Désormais ces lilliputiens forment des cohortes errantes. Un groupe d'hommes et de femmes s'avance droit sur le spectateur, à moins qu'il ne marche à reculons

« Philippe Favier N&IR... »

| Jusqu'au 16 juin
| Du mer. au dim. 11h-20h
| Maison européenne de la photographie, 5-7, rue de Fourcy, 4^e | 4,50-8 €, accès libre mer. de 17h à 20h.



La Maman de Maryse,
œuvre extraite de sa série
les « Noircissiques »
(2013, photo marouflée
et cernee, 43 x 33 cm).

pour se soustraire à notre vue ? Sur un fond blanc, des enfants en barboteuse claire ont le visage mangé par un œillet en métal. « Ces trous, dit-il, tentent de révéler l'épaisseur à la photographie ; une mince feuille de papier à la fois profonde et plate. C'est troublant, la photo n'a pas de dos. » Sur le mode du hiéroglyphe mystérieux et donc avec une légèreté trompeuse, Philippe Favier explore la question de la mise au point ou du multiple en photographie. Comme avec les *Lucky One*, peintures de têtes de mort sur plaque de verre tirées en photogramme (c'est-à-dire sans négatif,

le verre ayant cette fonction). Et c'est le presque invisible qu'il convoque lorsque le spectateur est invité à se pencher longuement sur « sa » mariée sortie de peinture noire à qui il offre le joli titre de *Sirène aux jonquilles*. Transformée en veuve ou en Sainte Vierge entourée d'une nuée de têtes d'hommes à l'allure de croque-mort... La photographie, cette illusionniste, n'en finit pas de produire des œuvres, des formes étrangères et c'est furtivement, dans les replis de l'infime, que Philippe Favier nous conte d'in vraisemblables et horribles histoires. – **Frédérique Chapuis**